PASCAL DESSAINT

UN HOMME DOIT MOURIR

RIVAGES/NOIR

Boris, naturaliste, est expert auprès des industriels qui veulent implanter des projets controversés dans des territoires sensibles. Il s'arrange pour que ses rapports ne soient pas défavorables à ses employeurs, ce qui lui pose quelques problèmes de conscience.

Dans les Landes, une villa futuriste se dresse sur une dune. Son propriétaire a imposé cette construction au milieu d'une nature sauvage grâce au pouvoir de son compte en banque.

Non loin de là, une ZAD s'est créée ; un groupe de militants s'oppose à l'installation d'une unité de stockage de produits dangereux. Une innocente libellule va leur prêter main forte.

Tout est réuni pour que le drame arrive…

Pascal Dessaint est né à Dunkerque. Naturaliste et ornithologue passionné, il a consacré plusieurs romans noirs aux questions environnementales dont *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses, Cruelles natures* et *Les Derniers Jours d'un homme*. Il a créé le personnage du capitaine de police Félix Dutrey, héros de *Du bruit sous le silence* (Grand Prix de Littérature policière). Il a remporté les principales récompenses de la littérature noire et policière : le prix Mystère de la critique par deux fois, le prix Jean Amila-Meckert, le Trophée 813 du meilleur roman francophone et le prix Rivages des Libraires en 2016. Il vit à Toulouse.

Du même auteur
chez le même éditeur

Les Paupières de Lou
Une pieuvre dans la tête
La vie n'est pas une punition
Bouche d'ombre, Prix Mystère de la Critique
À trop courber l'échine
Du bruit sous le silence, Grand Prix de littérature policière
On y va tout droit
Mourir n'est peut-être pas la pire des choses, Trophée 813
Loin des humains, Grand Prix du roman noir français
Un drap sur le Kilimandjaro, chroniques vertes et vagabondes
Les hommes sont courageux
Cruelles natures, Prix Mystère de la Critique
Tu ne verras plus
L'Appel de l'huître, chroniques vertes et vagabondes
Les Derniers Jours d'un homme
Le Bal des frelons
Maintenant le mal est fait
Le chemin s'arrêtera là, Prix Jean Amila-Meckert

Chez d'autres éditeurs

De quoi tenir dix jours, L'Incertain
Les Pis rennais, Le Poulpe, Baleine
Ça y est j'ai craqué, La Loupiote
Les Voies perdues, avec Philippe Matsas, Après La Lune
Quelques pas de solitude, La Contre Allée
La trace du héron, Le Petit Écart
En attendant Bukowski, Scup

Le site de l'auteur : www.pascaldessaint.fr

Pascal Dessaint

Un homme doit mourir

Collection fondée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Photo de couverture : © Ally Coxon/Arcangel Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-4095-8

Doit-on toujours protéger l'espèce ?

Miossec

À Géraldine Hardy,
pour certains jours formidables dans les Landes,
Marin Ledun,
pour les couleuvres dansantes
et autres moments savoureux,
et Pascal Polisset,
pour les libellules bien sûr.

Que raconte le paysage ? L'océan est d'un bleu uni. Aucun nuage n'y fait de l'ombre. Les oiseaux sont rares mais le ressac est régulier. Il n'y a pas de menace dans l'immédiat. Et pourtant, à l'ouest, se dessine la ligne sombre d'un front nuageux. Ce front paraît être compressé entre les flots et le ciel. Et il avance. Pour l'instant, il semble figé, on dirait le mur d'enceinte, impénétrable, d'une cité ancienne. Mais il avance bien, comme se déroulerait lentement un rouleau de toile grossière. Des éclairs blancs zèbrent le mur sans qu'on entende encore le tonnerre. Personne ne saurait dire dans quel délai le mauvais temps sera sur la côte.

Peu d'oiseaux volent mais ceux qui le font, à une certaine altitude, voient bien comment se présente le paysage. La côte, c'est des kilomètres et des kilomètres de dunes hautes, larges et sauvages. C'est aussi parfois une station balnéaire ou un camping et des forêts qui s'étendent souvent plus loin que l'on ne peut imaginer. Des routes traversent tout cela, bien sûr. Là où les dunes sont si sauvages, à quelques minutes en voiture à peine de la station balnéaire, un homme s'est permis de construire une villa. Si les oiseaux savaient *lire* le paysage, ils apprendraient

beaucoup, rien qu'en voyant cette villa et les voitures qui sont garées devant, sur ceux qui y vivent, s'ils vivent encore. Pour le promeneur sur la plage, c'est une aberration, une sorte d'abcès qu'il préfère ne pas regarder. Cela tient moins à la construction elle-même, peut-être n'y entend-il rien en architecture d'ailleurs, qu'aux dommages causés aux alentours. Qu'importe, le front nuageux approche et le promeneur, prudent, presse le pas.

L'homme s'est vraiment tout permis. On peut penser que jamais le moindre obstacle qui s'est dressé devant lui n'a constitué un réel problème. Il existe maintes façons de surmonter, contourner, éviter, biaiser, tricher, tout en gardant sa bonne conscience. La villa est d'inspiration marine, presque sans fondations et en partie sur pilotis, avec de grandes baies vitrées et des hublots çà et là, une association douteuse de béton brut, d'acier et de bois exotique qui a blanchi sous l'effet du soleil et du sel. Le sable a le fâcheux défaut de voler et de s'immiscer partout, aussi l'homme a entouré la maison de graviers de différentes couleurs, dans lesquels il a planté des essences que l'on observerait plutôt dans une région aride : agaves épineux et cactus difformes. Mais ce n'est pas le plus grave. L'homme a fait araser la dune afin de pouvoir goûter pleinement le paysage : l'océan à perte de vue. Au-delà des graviers, le sable aplani laisse encore apparaître quelques racines noires de la végétation saccagée. Cette belle dune est sa propriété, a-t-il considéré. Presque à l'aplomb de la plage, il a mis un banc en teck. À mi-distance entre le banc et la villa, il a posé une grande terrasse, en teck également, où se dressent un barbecue et un mobilier de jardin haut de gamme, en résine tressée pour changer.

Maintenant, le ciel s'est obscurci. Toute chose, l'océan comme les dunes, semble agressée par les nuages sombres. Le vent a forci dans le même temps. Si un oiseau volait encore, passant par là, il verrait tous les objets qui se trouvent sur la table en résine tressée : des verres remplis d'une boisson à l'anis certainement, un sous-plat, un magazine *Art&Décoration*, une coquille d'huître en guise de cendrier et une tablette numérique en veille. Le front nuageux a touché la côte et il s'est mis à pleuvoir. Une goutte puis une deuxième s'écrasent sur la tablette. L'eau s'étoile sur la surface lisse, salie par des empreintes un peu grasses. Cela ne suffit pas à rallumer l'ordinateur. Il faut encore que le vent, de plus en plus fort, fasse s'ouvrir le magazine. Les pages touchent l'écran tactile et une lumière blanche paraît exploser dans le paysage tourmenté. Ainsi s'affiche à nouveau un article économique, une alerte. « Sans aucun scrupule ». On parle d'une hausse ahurissante, celle de la rémunération des actionnaires de quelques grandes entreprises du pays, au moment même où leur sont versées des aides publiques pour relancer l'emploi et l'investissement. La réalité immédiate est cependant qu'un produit de haute technologie, quand bien même donne-t-il accès à presque toutes les connaissances du monde, n'est pas en mesure de résister à la furie du ciel. Si personne ne le met à l'abri, il ne sera bientôt plus d'aucune utilité.

BORIS

1

À trente-six ans, j'étais sans aucun doute d'une génération qui allait devoir bientôt s'accrocher aux branches. Rien ne disait que nous y tiendrions tous ou que les branches seraient assez solides pour supporter tout notre poids. Peu d'entre nous en étaient conscients, mais nous avions largement consommé le capital commun. Malgré mes bonnes intentions de départ, j'étais complice plus que beaucoup d'autres de ceux qui avaient le pouvoir de destruction, qui décidaient de causer de grands dommages aux derniers espaces sauvages, aussi maigres soient-ils désormais. Nous allions sans cesse vers une plus grande désolation. Nous manquions de hauteur pour juger des dégâts dans leur globalité, aussi nous pouvions encore nous bercer d'illusions, avoir le sentiment que le plus grave n'avait pas encore été commis. Pour alléger ma conscience, il ne me suffirait pas de dire que comme n'importe qui il me fallait bien manger, non plus de reconnaître que j'étais coincé, ou de prétendre que grâce à moi une certaine moralité était sauve.

C'est difficile à expliquer et sans doute faut-il que je commence par un exemple concret. Tous les jours, les hommes font et réalisent des projets. Il s'agit souvent d'aller dans le sens du progrès car l'homme

est un être de progrès. Jusqu'à une date récente, rien ou presque ne s'y opposait jamais réellement. Un certain cadre juridique n'existait pas. L'homme voulait construire un barrage ? Les autorités y réfléchissaient, faisaient plancher des ingénieurs, consultaient la population pour la forme et décidaient enfin de la construction, dans l'intérêt général évidemment. Qui donc pourrait bien aller contre l'intérêt général ? Au nom de quoi on engloutissait des villages, chassait les hommes et les animaux, et submergeait une belle végétation qui, elle, ne pouvait pas se sauver. Pareil pour une voie de chemin de fer ou une route. Grosso modo, il suffisait de tracer une ligne sur une carte et de convoquer ensuite les machines.

Avant, ça se passait ainsi. Désormais, ce n'était plus aussi simple. Il y avait obligation d'expertise, la fameuse *étude d'impact*, et l'expertise appelait souvent la contre-expertise. L'expertise était attendue par les associations de défense de l'environnement, la contre-expertise, sans être systématique, par les partisans du projet en cours, élus et entrepreneurs, unis dans un même intérêt économique. Dans les deux cas, on requérait des experts compétents, sans aucun doute. Mais selon qu'ils soient d'un bord ou de l'autre, les motivations n'étant pas du tout les mêmes, l'exigence et le soin apportés à l'étude variaient considérablement. Si ma conscience se trouvait parfois à ce point malmenée, c'était que le cabinet pour lequel je travaillais, bêtement baptisé *Nature&Co*, était spécialisé dans la contre-expertise, au service des méchants donc. Quelqu'un m'aurait signifié que j'avais vendu mon âme, je n'aurais su opposer d'autre argument que mon poing dans la figure.

Malgré les enjeux, la conversation roulait, précise et aimable. Xavier entrait dans ma salle de

classe et posait une fesse sur un coin de mon bureau modulable, semblant toujours un peu déconcerté par le dépouillement. Je tenais mon bureau net et propre. Pas d'iPad, nulle liseuse, aucune tablette. Rien qui soit d'une technologie récente. Seul élément moderne, mon ordinateur, auquel j'avais fait rater plusieurs marches de l'évolution. J'estimais qu'il pouvait vieillir ainsi, et il fonctionnait encore, la preuve, bien que de nombreuses mises à jour lui soient désormais refusées. Je voulais bien admettre le décalage que cela créait avec certains de mes collègues. Mais c'était ma façon, un peu dérisoire, de résister à l'obsolescence programmée. Je ne pouvais céder en tout. Qui plus est, mon prétendu retard informatique n'était pas réellement invalidant. J'avais parfois le regret de constater que beaucoup de gens souffraient de manque en la matière pour des raisons superflues. J'ignorais où cette attitude me conduirait. À l'écran noir peut-être, comme me le persiflaient les moqueurs.

– Tu as recueilli la plupart des rapports, je suppose. Tu les as passés au crible, j'imagine ?

Xavier était un garçon sérieux, qui pouvait se révéler désarmant, et dont l'expression préférée, la ponctuation courante était : « Il n'y a pas mort d'homme. » Elle arrivait tôt ou tard dans la conversation et je pensais alors en moi-même : « Jusqu'à maintenant. »

– L'odonatologue a de la chance, et en plus il est malin…

Xavier a arqué un sourcil, comme si je lui avais délivré un message crucial, mais dans une langue primitive. C'était parfois à croire qu'il avait de subits et pénibles trous de mémoire, qu'il était provisoirement distrait ou partiellement incompétent. Mais après

tout, on lui demandait d'encadrer un pool d'experts, pas d'être expert lui-même. Je me suis détourné de mon ordinateur, ajoutant, pour éviter que dure son embarras :

– La cordulie à corps fin est une libellule inféodée aux zones humides, en particulier les cours d'eau rapide…

– Rare ?

– Il s'agit d'une espèce à haute valeur patrimoniale.

– Et le gars, comme par hasard, tombe dessus… Il nous met le grain de sable dans les rouages…

– C'est beaucoup plus joli qu'un grain de sable…

– Mais ça va nous créer des complications quand même.

L'odonatologue s'appelait Paul Polisset et était le plus pugnace des experts de la partie adverse. Nous le surnommions affectueusement Pépé, bien qu'il nous casse les pieds. Xavier a réfléchi puis fait remarquer :

– Ça vole, une libellule !

– C'est là que le facteur chance intervient. Pépé a trouvé des exuvies. Cela atteste qu'il y a eu larves, puis émergence. L'animal est fixé.

Son front a rétréci sous le coup de la contrariété.

– On peut l'acheter ?

– Qui ça, Pépé ? Ah non, en plus d'être chanceux, malin et pugnace, Pépé est intègre.

– Ça existe encore l'intégrité ?

– Chez les naturalistes, oui, souvent.

Xavier a soupiré, tournant son attention vers une mouche qui s'était mise à bourdonner sur la vitre.

– Que dit le nôtre ?

Par nôtre, comprendre notre expert censé contre-expertiser l'expertise de l'expert adverse. Notre homme s'était échiné sans conviction. Il s'était rendu

sur zone, gagnant au bout du compte tout juste la satisfaction de prendre un bol d'air.

– Car Pépé, disais-je, est malin. Le muséum auquel il est rattaché accueille régulièrement des stagiaires. De tout frais naturalistes étaient de passage…

– Et alors ?

– Pépé a sauté sur l'occasion. Il a motivé un petit groupe qu'il a promené sur le terrain. Et ce que Pépé espérait est survenu ! Voici une cordulie ! Et en voilà une autre ! Et là, ce n'est pas une larve qui sort de l'eau ?

– Une larve ?

– Ainsi naissent les libellules ! Pépé n'en revient pas d'une telle émergence ! Tout le monde prend des photos. C'est trop beau ! Pépé rigole. Il tient des preuves irréfutables !

Xavier semblait prendre la mesure des emmerdements. J'ai continué :

– Personne ne pourra l'accuser d'avoir triché… Car, j'y ai pensé, sans doute comme toi, il aurait pu prétendre avoir trouvé des exuvies qui, en fait, seraient venues d'ailleurs.

– Combien de témoins ?

– Douze ou treize, qu'importe… Nous pouvons être sûrs que dans trois jours, il y aura un article dans la presse. Je vois d'ici le titre : « La petite libellule contrariera-t-elle le grand projet de stockage ? »

– Tu sais, Boris, souvent, les naturalistes me cassent les couilles…

De ce côté de la barrière, Xavier avait tendance à oublier que nous en étions nous-mêmes. Certes, moi plus que lui.

– On pourrait croire qu'ils sont faits pour ça, ai-je admis.

– Bon… Après tout… Des gens s'agitent. C'est comme les arbres qui poussent. Et la forêt sera toujours verte.

Sauf que si le projet allait au bout, il n'y aurait plus beaucoup de forêt sur le secteur concerné. Je lui ai jeté un regard en biais, intrigué.

– Ce n'est pas ça l'expression ?

– C'est dans l'esprit… Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse.

– Ça revient au même. Laissons pisser… Il n'y a pas mort d'homme.

Xavier a tué la mouche avant de ressortir. J'en étais à me dire que le sauvetage d'une libellule pouvait apparaître comme un luxe au moment où l'humanité connaissait certaines souffrances. Il existait un profond décalage entre les efforts que fournissaient des Occidentaux pour préserver la Nature et les tragédies qui se déroulaient dans quelques parties du monde. Nous allions pinailler pendant des semaines et des mois pour savoir si nous allions construire une usine à cet endroit-ci plutôt qu'à cet endroit-là tandis qu'au Moyen-Orient des familles entières étaient dispersées, massacrées, et que des têtes roulaient dans le sable. Sans doute, ce profond décalage était plus acceptable dans cette campagne où il n'y avait pas de trop grandes douleurs sociales, en tout cas elles n'étaient pas visibles, pas de signes extérieurs de croyance, rien qui puisse d'un certain point de vue dégrader les esprits et chauffer le sang. C'était peut-être parce que nous étions encore capables de nous battre ici pour une libellule que nous pouvions garder de l'empathie pour les gens là-bas. Était en jeu, finalement,